

SAINT HERVE

Mélode de l'Église de Bretagne

(VI ème siècle)

2ème partie

Article paru dans « La Bretagne Orthodoxe », transcrit par Stéphane Garnot (Douarnenez) pour le « Feuillet Sainte Anne » avec l'accord du métropolitain Philarète en date du 1^{er} septembre 2011.

La généalogie de Saint Hervé

Voici : j'ai été conçu dans l'iniquité

et dans le péché ma mère m'a enfanté

Psaume 50

Comme chacun le sait, les chrétiens orthodoxes privilégient leur fête onomastique, plutôt que leur anniversaire de naissance. Lorsque l'Église fête leur saint patron, ce jour devient celui de leur « fête de nom ». A l'église, ce jour-là, les fidèles chantent un *ad multos annos* (beaucoup d'années) en leur honneur et chacun présente ses vœux.

Le théologie orthodoxe de l'initiation chrétienne est à l'origine de cette pieuse pratique qui privilégie la « nouvelle naissance » que constitue le baptême. **(2)**

Notre « généalogie » de Saint Hervé part de cette constatation. Il n'en est pas moins vrai qu'on ne saurait parler de la venue au monde d'Hervé, sans évoquer la personnalité de ses parents. Elle n'était pas banale. Un barde fut son père. **(3)** Il s'appelait Hyvarnion (forme moderne d'Harvion, selon les notes de Léon Fleuriot dans son ouvrage cité plus haut). Sa mère était une pieuse, sainte et forte jeune fille. Un femme au cœur rempli du sens spirituel

des Psaumes qu'elle affectionnait et aimait chanter. Elle se nommait Rivanone. L'union de ces deux êtres personnifiant sainteté et poésie donna le jour à un Mélode.

Hyvarnion, son père selon la chair, était très certainement le barde d'un *tiern* gallois qu'il accompagna lorsque ce dernier émigra en Bretagne armoricaine, probablement autour de l'an 515 de l'ère chrétienne. Les chefs bretons comptaient toujours un barde parmi les membres de leur « maison ». Ce « poète professionnel » accompagnait sur sa harpe les généalogies, les hauts-faits du clan, ainsi que l'élégie des défunts. Pierre Joannon voit en eux ceux qui « avec les *filids* préservèrent les traditions et légendes de la vieille Irlande, maintinrent la langue celtique et traduisirent avec lyrisme jusqu'au XVII^{ème} siècle, le vouloir-vivre inextinguible de la nation gaëlle » (*Histoire de l'Irlande*, Ed. Plon, 1973, p.13). C'était indiscutablement un barde de talent puisque son biographe le dit « chanteur de fictions, inventeur de poèmes et de chansons mises sur des airs que l'on n'avait jamais entendus ». Esprit plein de ressources donc, être doué, avec tout ce que cela comporte d'ambitions. Probablement peu patriote, il estima qu'il aurait plus de profit à offrir ses talents à la monarchie franke que de chanter le passé de son peuple en l'incitant à renouveler ses antiques vertus et exploits. Il évitait de surcroît, toutes les peines inhérentes à l'installation des migrants bretons en Armorique. S'écartant de ses compatriotes, il offrit ses services au roi frank Childebert (480-568), qui l'agréa. Il séduisit aussi visiblement toute sa cour par des chants de sa composition puisque, selon Fortunat, « les oreilles frankes en trouvaient les accents charmants ». Son succès assuré, il aurait pu couler là des jours heureux, comblé de faveurs et de richesses. Il pouvait profiter du luxe et de la facilité de la vie, sur les bords de la Seine, à la façon de toutes les vedettes mondaines du monde contemporain.

Mais Hyvarnion avait été baptisé. Chrétien, il ne pouvait faire autrement que de ressentir parfois le « goût de cendres » inhérent à tous les plaisirs mondains. L'histoire ne nous le décrit d'ailleurs pas comme ayant vécu dans la débauche. Son insatisfaction n'était pas celle des « blasés » de la vie, mais celle des chrétiens inquiets de ne pas produire de bonnes œuvres, ces « œuvres de la foi qui sauve » -cette foi orthodoxe qui n'est pas oisive, mais rend apte à produire de bons fruits.

« Au bord des fleuves de Babylone, nous étions assis et nous pleurions, nous souvenant de Sion » -qui sait si les versets du Psaume 137 ne revenaient pas à sa mémoire en pleine Lutèce et près des eaux de la Seine ? Peut-être s'aperçut-il aussi du vide dans lequel la « théologie franke », la manière franke de vivre le christianisme, entretenait les âmes. Y discerna-t-il un poison encore plus mortel qui, allié aux tentations de cette ville, en ferait pour lui cette « voie large qui mène à la perte » ? L'histoire ne le dit pas. Toujours est-il que la conscience d'Hyvarnion ne lui laissa plus de paix. N'étant point marié, et son caractère celtique le poussant au dépassement de lui-même, il résolut de transformer cette disposition

naturelle en vertu chrétienne. Comment ? En allant jusqu'au bout non seulement des commandements, mais aussi des recommandations de l'Évangile. Il retournerait donc dans sa patrie et y deviendrait moine. Il laisserait derrière lui toute version séquanaise du *Super flumina Babylobis* et regagnerait l'île de Bretagne. Toutefois, le désir lui vient de saluer une dernière fois ses anciens compatriotes qui avaient fait de l'Armorique la nouvelle Bretagne. Il se proposa même d'en faire le tour avant de quitter le continent et de frapper à la porte de l'un de ces ruches monastiques qui peuplaient le sol de l'ancienne Britannia.

Arrivé à cet endroit de notre récit, précisons un point d'histoire. Avant que saint Samson -l'un des sept saints hiérarques fondateurs- ne débarrasse la Domnonée du tyran Conomor (voir aussi à ce sujet le N°9 de *La Bretagne Orthodoxe* consacré à saint Maelor -Magloire-), c'est cet usurpateur qui avait fait de Carhaix sa capitale. Conformément au proverbe « qui se ressemble s'assemble », le dit tyran collaborait et coopérait avec Childebert le Frank. Signalons aussi que les territoires des diocèse primitifs (4) -lorsqu'ils furent fondés- reprirent approximativement l'ancienne division du sol entre les premières populations armoricaines. Elles étaient au nombre de cinq. Outre les Vénètes (Vannes), les Coriosolites (Corseul), les Redones (Rennes), les Namnètes (Nantes, le peuple des Osimes dont nous parlons occupait l'emplacement des futurs pays de Léon, Cornouaille et Trégor, c'est-à-dire le département présent du Finistère, augmenté de la partie occidentale des Côtes d'Armor. Leur capitale était Vorgieum ou Vorgianum que l'on a identifiée avec Carhaix (en breton *Karaez*).

C'est donc tout naturellement avec la recommandation de Childebert qu'Hyvarnion put se rendre en Bretagne continentale. Muni de telles lettres de créance, Hyvarnion se prépara à rejoindre Carhaix où sévissait Conomor. En route Hyvarnion méditait, pensant à l'arène des vertus monastiques, à la « vie angélique » (5) qu'il tenait à embrasser, d'avoir quitté le lieu de son étourdissement. Il était loin d'imaginer que ce n'était pas à la vocation de moine que Dieu l'appelait. Bien sûr, il avait quitté le pays frank dans ce dessein et le Seigneur agréa sa bonne intention ; mais Il n'accepta qu'une portion de ce sacrifice consenti, puisqu'Il l'avait préparé pour une autre fin, conforme à Ses desseins.

En effet, à peine Hyvarnion avait-il foulé le sol breton que, deux nuits consécutives, il eut le même songe. Il rêva qu'il allait épouser une fille de son peuple qui, en Nouvelle Bretagne, ne cessait de grandir en beauté. Commenant sa *métanoïa* (c'est-à-dire *retournement* pris au sens de « conversion complète »), Hyvernion repoussa de telles pensées, y supposant même probablement une subtile tentation du Malin pour le détourner de son projet. Il agissait là aussi sagement que chrétiennement, les Pères nous ayant toujours mis en garde contre les rêves et fixé des règles bien précises à cet endroit pour que nous ne tombions pas victimes de notre imagination ou des illusions provoquées par le démon. Toutefois, comme le songe se répétait, notre homme qui ne voulait point se fier à son propre

jugement, supplia le Seigneur de l'éclairer. Si ces songes venaient de Lui, qu'Il le lui fût savoir, afin d'éviter toute chute et tout nouvel égarement. A celui qui frappe -nous le savons- Dieu ne refuse point d'ouvrir. Aussi ne laissa-t-il pas sans réponse une requête ainsi adressée.

Cette « procédure » propre aux hommes de Dieu ne doit pas nous surprendre. Pleine de confiance, elle est celle de tous les âges, puisque conforme à ces paroles du saint Évangile où le Seigneur s'adressant à Ses disciples disait : « Si vous aviez de la foi gros comme un grain de sénevé, vous diriez à la montagne : Déplace-toi d'ici à là, et elle le ferait ! » Nourri de cet enseignement, à un évêque qui lui demandait : « Lorsque j'hésite au sujet d'une chose, me demandant si je dois la faire ou ne pas la faire, dis-moi, que faire ? » saint Jean de Gaza répondit : « Lorsque une chose se présente à toi, prie Dieu trois fois à ce sujet, en Lui demandant de ne pas faire fausse route. Si ta pensée demeure inchangée, alors fais ce qu'elle te dit, car cela te vient de Dieu et non de toi. Quand tu n'es pas rassuré, interroge les Pères ». En demandant à Dieu de l'éclairer, Hyvarnion montrait la même humilité confiante.

Le soir suivant son intense supplication, et alors qu'il était déjà à Carhaix, Dieu lui envoya Son Ange pour l'avertir qu'il était bien destiné au mariage. Il prendrait pour épouse la jeune fille qu'il avait vue en rêve. L'Envoyé angélique précisa même qu'il la rencontrerait le lendemain, auprès d'une fontaine. Il lui indiqua aussi que sa promise portait le nom de Rivanone. La Providence avait réservé aux parents de notre ancien Mélode la répétition d'événements bibliques : Rébecca, future épouse d'Isaac, ne fut-elle pas révélée auprès du puits situé aux portes de Nachor en Mésopotamie (Genèse 24, 1-21) ? Comme on peut se l'imaginer, l'émoi du barde fut grand. Il en prit même son hôte, le tyran Conomor, à témoin.

Hélas, l'histoire ne nous apprend pas que l'exemple d'Hyvarnion ait tiré Conomor de l'endurcissement de son cœur. Nous avons bien des exemples du contraire. Tout comme « le chien qui lèche une râpe boit son propre sang, mais ignore son mal, tant lui est douce la saveur du sang » (saint Isaac le Syrien) Conomor continua à nuire à son âme en persistant dans sa vaine gloire et dans ses crimes. Comme il est terrible ce « mystère d'iniquité », ces cas où la bonté, la charité, les sentiments prodigués à de telles âmes, au lieu de contribuer à leur conversion, les rendent encore plus imperméables à la Grâce divine. Il y a là cette dureté volontairement acquise sur laquelle la miséricorde divine elle-même se brise, puisqu'elle respecte notre liberté. C'est ce que nous décrivent ces paroles terribles de l'Apocalypse où il est dit : « Que celui qui est injuste devienne plus injuste que celui qui est souillé se souille encore » mais aussi « Que le juste pratique encore plus la vertu et que celui qui est saint se sanctifie davantage » (Ap. 22, 11).

Le lendemain, Hyvarnion quitta la maison de Conomor et commença de parcourir la voie romaine qui conduisait de Carhaix à Aberwrac'h. Tout en cheminant, il aperçut une fontaine. Arrivé à sa hauteur, il distingua une jeune fille qui s'apprêtait à y puiser de l'eau. Il arrivait

alors à Landouzan, en pays de Léon, dans la commune actuelle du Drennec. Son cœur bondit alors dans sa poitrine, et il lui demanda son nom. Et elle, modestement, de lui répondre : « Je m'appelle Rivanone, mes parents ont quitté cette vie terrestre. Aussi, je n'ai plus que mon frère Rivoaré pour veiller sur moi ». Le mouvement de son cœur ne l'avait pas trompé. Hyvarnion reconnut en elle la jeune fille du songe envoyé par Dieu. Répondant à Rivanone, le barde lui confia son rêve, tout comme l'envoi d'un Ange pour le confirmer. La jeune fille lui répondit calmement qu'elle avait été gratifiée d'un songe semblable.

Hyvarnion alors comprit. Il se soumit, et se réjouit. Avec la poésie du barde, Hyvarnion fit savoir à Rivanone que Dieu l'avait choisie pour lui, afin de lui donner un fils qui soit à jamais le secours de leur peuple. Il confirmait ainsi tout ce qu'il avait dit à Conomor, répudiant donc toutes ses attaches avec le pays de son exil intéressé, ne cultivant pas le moindre regret pour les « oignons de l'Egypte ».

Rivanone, elle, restait songeuse. Tout aussi soumise à la volonté du Seigneur que l'était Hyvarnion, elle se troublait pourtant. En effet, depuis une date bien antérieure au premier choix monastique d'Hyvarnion, elle avait cédé souvent à un attrait semblable, sans pouvoir le mettre à exécution. Alors, elle avait promis de se maintenir dans le célibat, attendant un signe ou toute possibilité, et serait demeurée telle si Dieu n'était intervenu. Bien que troublée par cette indication divine imprévue, elle ressentait que ce trouble n'était pas de ceux que suscite l'esprit mauvais, car elle restait emplie de cette hardiesse des âmes pures. Aussi répondit-elle par un souhait qui nous semblera « cruel », mais les saints ont des audaces qu'on ne peut saisir autrement que dans le plan de Dieu qui nous échappe souvent. Nous faisons acquisition de vertus en acceptant ce plan, mais le plus souvent avec des yeux aveugles. Seuls ceux qui demeurent vraiment dans ce plan divin disent en vérité comme en toute connaissance de cause : « Gloire à Dieu pour tout ». A nous, ne reste que cette répétition faite toutefois avec une confiance absolue. Souvenons-nous du sacrifice demandé à Abraham, celui d'immoler Isaac son fils unique, afin d'éprouver son obéissance (Gen. 22, 1-14). La réponse de Rivanone s'apparente à de tels exemples puisque d'une façon aussi inspirée qu'incompréhensible pour Hyvarnion, elle s'écria : « Si tu me donnes un fils, puisse-t-il ne jamais voir la lumière sur cette terre ».

La réponse de cette chrétienne, remplie de la crainte de Dieu, restait empreinte de son ancienne promesse. Sur l'indication divine, elle souhaitait que son fils fût préservé de tous les dangers et passions pouvant naître de la vue des choses terrestres. Une telle infirmité ne serait point malédiction, ni simple rempart contre les vices, car celui qui semblerait « affligé » de cette infirmité et à qui était destiné cette bénédiction déguisée, rendrait perceptibles les choses divines sur lesquelles ses yeux intérieurs seraient grand ouverts.

Mais cela, Hyvarnion, moins avancé qu'elle sur la voie spirituelle, ne le comprenait pas encore et il dit : « Ah, c'est comme si tu maudissais notre progéniture à l'avance » avant d'entrer en lui-même, et que tel n'était pas le vœu de sa future épouse. Au terme de sa méditation il conclut : « Si Dieu accepte ta prière, je le supplie de lui donner, en compensation, la vision du monde céleste. Et pour que cette grâce lui soit accordée, je renonce dès cet instant au mode de vie selon ce siècle, et je me donne tout entier jusqu'à la mort au service du Seigneur ». Ici éclate la magnificence de la volonté divine. Dieu qui n'avait point destiné ces âmes à la vie angélique du monachisme leur réservait une voie exceptionnelle. Le barde devint un psalte (chantre de l'Église), tout comme son épouse. Après avoir été l'image d'Isaac et Rébecca, ils devinrent un peu comparables aux justes Joachim et Anne.

Hyvarnion et Rivanone échangèrent leur promesse et le mariage couronna leur commun serment. Fidèle à son engagement, Hyvarnion se consacra à Dieu tout entier, dans l'observance de cette voie bénie du mariage dont l'ascèse n'est point exclue. L'histoire ne nous rapporte pas leurs vertus familiales. Mais on peut les connaître, en passant en revue les tentations propres à la vie conjugale, tentations qu'ils surent vaincre, et les devoirs chrétiens qu'ils assumèrent : en bref, tout ce qui compose un saint mariage selon la Loi divine.

La chasteté propre au mariage est différente de celle du moine, elle n'en existe pas moins. Dans l'Église orthodoxe, chacun est appelé à la vertu et à la charité selon la voie choisie. Les jeûnes, l'ascèse et la prière ne sont point réservés au clergé comme à un « corps de professionnels » chargé de s'en acquitter à la place de tout un chacun. Le mariage est un état chrétien où la joie et la croix co-existent. Il ne saurait être réduit à un simple remède contre la concupiscence. Pas plus que le monachisme ne signifie dureté de cœur alliée à la fuite devant les responsabilités de la vie.

(2) Note sur le terme d'initiation : ce terme ne se confond évidemment pas avec les pratiques « initiatiques » de certaines sociétés gnostiques. Il désigne ici les trois premiers sacrements conférés ensemble dans l'Église orthodoxe : Baptême, Chrismation, Communion. Jamais ces sacrements n'étaient séparés au cours des premiers siècles. Pas plus en Occident qu'ailleurs. Contrairement à l'innovation de l'Église papale en ce domaine comme en tant d'autres, l'Église orthodoxe est restée fidèle à la pratique patristique.

(3) Puisque nous citons à nouveau cette qualité de barde, reliée en tant que telle au druidisme, forme la plus pure peut-être du paganisme ancien (voir *La Bretagne Orthodoxe* n°17), citons ces quelques phrases de Dom Cabrol extraites de son *Livre de la Prière antique* (Ed. Mame 1929, p. XVI) pour réfuter ceux qui accusent l'Église chrétienne de récupération

malhonnête des rites païens : « ...un autres scandale pour certains critiques c'est de retrouver quelques-uns des rites de la liturgie catholique dans certains cultes païens. Mais le christianisme, pour cela qu'il est la vraie religion de l'humanité, n'a rejeté des anciens cultes que les parties gangrenées. Presque toutes les religions ont conservé des vestiges de vérité ou de pratiques traditionnelles qui, en exprimant les vrais sentiments de la créature à l'égard du Créateur... même ceux qui nient l'existence de cette tradition primitive, admettent que le sentiment religieux procède dans l'homme d'une source élevée, et quand il n'est pas perverti par la passion ou l'intérêt, ce sentiment est toujours respectable, parfois sublime ». Ce qui ne transforme évidemment pas le paganisme en voie de salut, ni n'ouvre la voie à un quelconque syncrétisme : la nouveauté radicale du christianisme n'est pas amoindrie.

L'Écriture nous parle des « dieux païens comme des démons » (Ps. 95, 5). La tradition première, commune à tous les peuples contenait souvent des éléments disparates et déformés de la Révélation unique. Elle n'en compose cependant point pour autant un « ancien testament » propre à chaque peuple. Le psaume cité ne fait point de tous les peuples ayant vécu avant la venue du Christ des serviteurs volontaires des démons. A tous ceux qui s'étaient endormis avant que ne s'accomplissent les temps annoncés, le Seigneur a prêché la Bonne Nouvelle. Après Sa mort sur la Croix, Il est descendu aux enfers « prêcher aux esprits qui étaient en prison », permettant aux âmes qui Le reconnaissent, de trouver la libre voie du Paradis jusque-là fermée à toute l'humanité depuis le péché d'Adam.

(4) Nous ne reprenons pas ici l'ecclésiologie de la juridiction *ad personam* (liée à une personne), antérieure à la création des diocèses territoriaux (voir *La Bretagne Orthodoxe* n°5).

(5) La vie monastique est appelée aussi « vie angélique » par l'Église Orthodoxe puisque vécue comme anticipation du Royaume des cieux « où l'on ne prendra plus ni mari, ni femme et où tous vivront comme des anges ». Sur le stade de l'ascèse où ils luttent ainsi contre les passions, moines et moniales, s'efforcent donc de « vivre tels des anges terrestres »... sans prétendre à la qualité angélique !

Atanaz F-Guillemot « La Bretagne Orthodoxe » 1994